

INTERIUS

TOME I

CHAPITRE I LE RÉVEIL



« Il frappe à ma porte, cet inconnu si familier,
Mais le verrou est encore tiré...
Sa présence a disparu,
A nouveau, je ne l'entends plus... »

Cette unique pensée résonna avec force en mon âme tandis que ma conscience, maladroite, tâtonnait encore en ce brouillard voilant ma mémoire.

« La tête me tourne...
Je ne vois rien... il fait entièrement noir...
Que se passe-t-il ?... »

Dix-sept ans d'existence... me trouvai-je au tout début de ce chemin qu'il me fallait accomplir, ou bien ne m'étais-je que trop attardée dans une pathétique obstination à m'accrocher à la vie ? Cela en valait-il la peine si le temps ne s'emplissait que de vide ? Et ce vide, pourrai-je tenter de le décrire ? Tracer, par les mots, l'esquisse de ses contours intangibles ?

« ... la brume se dissipe... les souvenirs s'alignent comme de vieilles photographies... »

De cette hauteur éthérée où ma conscience semblait léviter, un simple glissement du regard m'offrait de conjecturer mon existence en contre-bas.
Cette fille que j'étais vivait jusqu'alors les ivresses et tourments de son errance prolongée dans une résidence de campagne, située non loin de la ville de Vacègres.

Cet immense complexe de pierre et de fer, propriété de l'asile de Budapest, dissimulait sa forme imposante au sein d'une vaste forêt à une petite trentaine de kilomètres de la capitale.

C'était là, dans ce lieu que je me devais d'appeler mon foyer, que venaient régulièrement s'entasser les patients les plus inoffensifs afin de les dissocier des aliénés de la maison mère. Ces derniers, dont les psychoses et les furieux accès de violence classaient dans la catégorie des patients dangereux, nécessitaient un cadre hautement sécurisé, inexistant en mon foyer.

« Suis-je donc une fausse folle ? »

Quoi qu'avaient pu en penser mes médecins, mon apparente candeur d'esprit couplée à une humeur tranquille m'épargnait ce supplice d'être conviée dans l'un de ces cachots immondes, un lugubre endroit réservé à ceux qui avaient eu l'impudence d'endurer extérieurement leur mal-être tel des pantins possédés par leur colère.

Je souffrais de schizophrénie catatonique avaient-ils finalement conclu à défaut d'autre chose. Bien sûr, je ne pouvais démentir ce diagnostique, si tant est qu'argumenter avait été à ma portée.

Car cela faisait maintenant sept ans que pas une seule âme n'avait entendu le son de ma voix.

L'abîme d'un silence perpétuel dont je me voulais l'incarnation, voilà le crime infâme ayant mutilé ma liberté jusqu'à ce que son souvenir s'enlise sous les flots de mes pensées.

« Mais à vrai dire... ai-je déjà été libre une seule heure de ma vie ? »

Bien que nous soyons tous nés esclaves, certaines âmes demeurent, sans doute, bien plus prisonnières que d'autres. Ainsi faisais-je partie de celles-là.

Mais alors que ma conscience s'égarait encore aux quatre vents, une voix m'arracha brusquement à l'étreinte de la torpeur.

« Evy... Réveille-toi ! »

Cet appel instigua dans l'instant ma collision avec l'amère réalité quand mon sursaut acheva de m'y réintégrer, en vertu de quoi pouvais-je enfin conjecturer plus clairement de mon exacte situation. Je pris conscience alors de la présence d'un bandeau venu éclipser mon acuité visuelle, élucidant par la même la raison de cette obscurité oppressante.

Sans attendre, l'angoisse m'exhorta à réhabiliter les droits de mon regard. Aussitôt constatai-je avec horreur que des liens amarraient mes poignets à la chaise qui soutenait la pesanteur de mon corps endolori.

L'affolement me confessant ses prétentions impérialistes, j'allais brandir haute et fière sa bannière quand l'insurrection fut prématurément couronnée d'une migraine insoutenable. Ainsi le poids de cette consécration me fit-elle courber l'échine.

— La douleur va très vite s'estomper, ne t'en inquiète donc pas.

Ce fut une voix masculine qui se manifesta, teinte par la dureté du ton employé par cet homme dissimulé dans les ténèbres qu'il m'avait imposé.

Saisie d'épouvante, ma voix dérobée ne m'accorda pas le moindre cri pour en soulager la percée.

« Où suis-je ?... Qui est là ?... Qu'est-ce qu'il se passe ? » s'affolèrent mes pensées tandis que mon odorat identifiait l'humidité environnante à laquelle la moisissure ajoutait le désagréable de ses effluves.

Ce fut à cet instant que je ressentis véritablement le froid ambiant de la probable pièce où nous demeurions. Mon corps semblait anesthésié par l'atmosphère sibérienne qui régnait ici et je ne mis guère de temps à prendre conscience de n'être vêtue que de ma simple chemise de nuit.

« ...Suis-je toujours à Vacègres ? » m'affolai-je en ce vertige qui acheva de me déboussoler.

L'ouïe attentive, je perçus aussitôt le bruit de ses pas qui semblèrent cheminer jusqu'à moi.

L'horrible sensation d'une présence toute proche témoignait que l'inconnue compagnie s'était immobilisée, juste en face de la chaise où demeurait entravé mon être crispé.

Au-delà de ce bandeau ayant fait de moi l'aveugle témoin d'un monstre sans visage, je pouvais sentir son regard incisif tenter de percer le mystère de mon silence.

Les minutes se déguisant d'éternité, elles semblèrent s'enliser dans l'obscurité de ce néant, tout aussi immortel, et alors que je me fus convaincue d'être abusée par quelques mauvais rêves, la réalité refit brutalement surface quand sa paume se déposa par-dessus mon épaule.

Allergique à tout forme de contact physique, mon corps se raidit tout en même temps que m'était imposé le supplice d'une souveraine impuissance.

J'aurais voulu hurler en cet instant si cela avait pu repousser celui qui m'outrageait ainsi mais ma voix, à jamais prisonnière, ne faisait que nourrir la détresse engendrée par l'abjecte caresse.

« Mais de toute manière... à quoi cela m'aurait-il servi de pouvoir crier ? Ici ou ailleurs... d'autres silences étoufferont mes pleurs... »

— Evy, sais-tu pourquoi tu es ici ? m'interrogea-t-il quand la soudaine dégringolade de sa voix qui me surplombait m'assura qu'il s'était accroupit pour se placer à ma hauteur.

Mes tremblements pour toute réponse, son visage approchant porta à son comble l'effroi silencieux qui se dégageait de moi.

Son souffle glissait à présent sur ma joue pour offrir sa chaleur éphémère à ma peau grelottante.

Ainsi traça-t-il de ses lèvres le chemin qui les mena à mon oreille.

M'apparaissant alors comme les murmures omniprésents de mes propres pensées, le son de sa voix résonna en l'angoissante prison de cette nuit obscure.

« Tandis que mon âme s'engourdit dans les ténèbres,
Siège sur l'arbre le plus haut, le noble plumage de cet oiseau.
Immobile, cette vieille connaissance me fixe avec insistance.
Il l'avait bien sûr longuement contemplé,
Cette cruauté que je me suis moi-même infligée.
Car j'avais de tout temps flirté avec la Mort,
Et cette blancheur lilial m'accable à jamais d'horribles remords.
Je suis l'otage de mes souvenirs... et mon propre bourreau. »

L'âme affolée, je ne perçus pas le moindre sens en ces étranges paroles. L'unique préoccupation sur laquelle mon être attachait toutes ses pensées demeurait cette main stationnaire qui transgressait les frontières de mon intégrité.

M'exauçant enfin, il se redressa pour me délivrer de mon supplice et faire à nouveau, du silence, le maître de ma tourmente.

En ma poitrine, les palpitations de mon cœur se firent toujours plus intenses jusqu'à impulser leurs cadences frénétiques aux confins de mes capillaires sanguins. Ainsi la peur m'avait-elle réduite à devenir l'incarnation de cet organe épouvanté.

— Tu trembles ? m'annonça-t-il au bout d'un instant. Surtout ne crains rien. Je ne te ferai pas l'affront de te prendre pour ce que tu n'es pas !

A ces mots, sa voix se fit plus douce.

— Et ce que tu n'es pas, c'est précisément ce qui va nous intéresser, dès à présent !

Se réverbérera dans l'instant un crissement métallique que je ne tardait pas à identifier.

Vraisemblablement, il avait traîné une chaise pour l'installer en face de moi.

— Voilà qui est mieux ! me confirma-t-il qu'il vint de s'y asseoir.

Sa voix s'était rhabillée d'intonations rigides, augmentant mon angoisse au point de me sentir toute proche d'en défaillir.

La brièveté de son rire se répandit alors, comme si le spectacle chancelant de ma terreur aveugle lui était un grand divertissement. Tout de suite après, et sans que je ne puisse l'anticiper, sa main caressa vigoureusement mon cuir chevelu.

— Tu es mignonne ! lança-t-il avec affection. Mais Evy, je t'ai déjà dit que tu n'avais aucune raison d'être effrayée. Sache que j'ai beaucoup de sympathie pour toi au point de me considérer comme ton ami. J'espère de tout cœur que tu me percevras comme tel, toi aussi.

« Décidément... la parole n'est pas un don mais un fléau... » me désespérai-je. « Apprends donc en retour, obscure compagnie, que de voix je n'en ai guère et d'amis pas davantage ! »

A mon absence de réaction, il poursuivit sans attendre.

— Cela étant dit, occupons-nous d'un petit détail qui me met quelque peu de travers !

« Un détail ? » fus-je interpellée tandis que me submergeait une terrible anxiété.

Il se meut alors dans une soudaine brusquerie, provoquant mon sursaut par-dessus les pieds de la chaise qui soutenaient, sans faillir, l'amoncellement de ma couardise.

Ne l'ayant pas identifié tout d'abord, je percevais maintenant le son familier que murmurait le papier en se faisant manipuler. M'interrogeant sans rien deviner de ses présentes intentions, le timbre exclamatif de sa voix leva le mystère que son silence avait laissé planer-là.

— Patiente numéro 333, Evy Képzelt ! Est placée à l'orphelinat de Wolfsberg à l'âge de 10 ans suite au décès de son père dans l'incendie de leur maison.

« Me fait-il la lecture de mon dossier médical ? m'hébetai-je. C'est impossible ! Comment aurait-il pu se le procurer ? »

— Elle est aussitôt prise en charge par le docteur Oliver Orban, psychiatre pour enfant, à raison de trois séances par semaine. Le traumatisme de l'incendie emprisonna sa voix pour la laisser aphasique. Elle développe très rapidement un comportement renfermé pour se couper toujours un peu plus du monde extérieur à mesure que s'écoulent les semaines.

En toute ironie je dus paraître muette de stupéfaction et je compris, en l'entendant s'esclaffer, que c'était bel et bien le cas.

— Toute forme de thérapie s'avérant inutile, elle est confiée suite à cela au docteur Mozes Lénard, directeur du centre de Vacégres, sous la recommandation du docteur Orban. Ce docteur nous dit... Au son d'une page promptement tournée agrémenté d'une voix toute aussi théâtrale, il reprit de me conter ma propre vie.

— Evy Képzelt semble avoir perdu presque tout contact avec la réalité en se repliant dans l'hermétisme le plus obstiné. En effet, ses facultés ne semblent pas avoir été affectées, ce qui m'amène à penser qu'Evy Képzelt a choisi de son plein gré de se couper du monde extérieur. Durant les trois mois de sa thérapie je n'ai pas obtenu la moindre information au sujet de l'incendie qui provoqua le décès tragique de son père. Juste quelques dessins, toujours annotés de phrases étranges traduisant son trouble profond, et dont voici un exemple particulièrement parlant.

« De mes pensées confuses, je ne le distingue plus,
Le cavalier de mon invouable ignominie...
Compagnon d'une âme gelée, se mourant d'être réchauffée,
Dans ce dédale où je suis endormie... »

Mon infatigable conteur marqua dès-lors une pause dans sa lecture. Je pouvais alors l'entendre respirer profondément, comme il l'aurait fait en portant une fleur à son visage pour en savourer les effluves. Cela me déconcerta sur le moment mais sa voix interrompit à nouveau toute tentative de réflexion.

— Très joli ! Tu es plutôt profonde et cohérente pour une aliénée, dis-moi, Evy... s'amusa-t-il avant de poursuivre.

— Le monde menaçant qu'elle a superposé à notre réalité semble être à présent devenu le théâtre permanent de son complexe de persécution. Ce complexe, Evy Képzelt semble s'y être attachée, emportant cet univers dans sa léthargie. Faute de réaction de sa part et au vu de la regrettable inefficacité de mes traitements, je me vois dans l'obligation de recommander son internement pour une durée illimitée. En raison de son jeune âge, je demande à ce qu'elle soit transférée au complexe psychiatrique de Vacégres pour s'y rétablir, je l'espère, dans de bonnes conditions. Je reste bien entendu à la disposition de ses futurs médecins et ferai transférer l'entièreté de son dossier dans les plus brefs délais. Veuillez agréer, blablabla... blablabla... Docteur Oliver Orban.

En l'espace de sept années nébuleuses, pas une seule fois il ne m'avait été donné de prendre connaissance du contenu de mon dossier, ce qui, très franchement, ne m'avait jamais incommodée. Pourtant, et bien que ma situation la rendit totalement inopportune, une certaine nostalgie avait vibré en mon cœur troublé.

Comme était lointaine cette vie étrange, la mienne hier encore, et dont je venais d'être arrachée par cette inquiétante présence qui se mouvait autour de moi.

« Quel est ce cauchemar accueillant mon éveil en cet abîme où je plonge ?... Qui donc, d'un geste de la main, vient de dissiper la douce brume de mes songes ? »

— Evy, Evy, ne fais donc pas cette tête-là ! Je ne crois pas un mot de ce que cette bande d'imbéciles ont pu raconter sur toi ! lança-t-il, presque hargneux. Ça te rassure, dis-moi ?

Sa question ainsi posée, il passa la délicatesse de ses doigts dans ma chevelure, provoquant le détournement de mon être et l'immédiate crispation de ma chair. Il expulsa alors un soupir de résignation avant de murmurer, d'un timbre dépité.

— Évidemment... qui pourrait réussir à apaiser les anxiétés d'un cœur comme le tien...

Le silence reprit alors ses droits quelques instants quand il le destitua par l'assaut d'une voix nouvellement enjouée.

— Et si je fais ceci ?

Sa question ayant aussitôt focalisé sur lui mon attention, je reconnus le frottement caractéristique d'une pierre de briquet. S'en suivit l'immédiate et intense diffusion d'une forte chaleur s'embrasant par-devant mon visage.

— Voilà ! s'exclama-t-il sur le ton d'une sentence irrévocable. Adieu la paperasse ! Adieu les docteurs et leurs idioties ! Tous partis en fumée !

Aussitôt cette action symbolique accomplie, il fut pris d'un fou rire portant à mon imagination l'image d'un diable se parant de flammes.

La terreur s'alliant aux bourdonnements de mes angoisses, je me pétrifiai sous le joug de ce spectre tandis que, son hilarité s'étant évanouie, son humeur redescendit siéger en la déception.

— ...Tu n'es vraiment pas drôle, tu sais... Ne peux-tu donc pas même te réjouir quelque peu d'être enfin délivrée de tous ces offensants jugements ?

Percevant alors l'ennui qui dégoulinait de son affirmation, je compris qu'il venait de s'être lassé du petit jeu auquel il s'était jusqu'ici adonné.

« Que va-t-il faire à présent ? » m'affolai-je quand, sans attendre, la réponse à cette terrible question me fut révélée.

— Sais-tu ce que je fais aux petites filles qui boudent dans leur coin ?

Succédant à son inquiétante question, se réverbéra aussitôt le grincement féroce des pieds de son siège, malmené par sa soudaine détermination. Terrifiée, ma seule et vaine réaction fut de me recroqueviller tel un hérisson dénué de picot.

La vulnérabilité à fleur de peau, je sentis ses mains s'affairer à défaire les liens qui m'entravaient à la chaise. Cette opération prestement menée à son terme, je constatai que mes poignets demeurèrent attachés l'un à l'autre quand il me souleva à la force de ses bras.

— Les petites filles qui boudent... reprit-il d'une sévère désinvolture. Je les mets au lit de bonne heure !

Maintenue avec fermeté, j'oscillais entre quelques tentatives de me débattre et la paralysie de l'effroi quand une surface, douce et moelleuse, accueillit ma forme délicatement déposée là.

— Je pense que tu apprécieras de pouvoir te réchauffer !

L'angoisse portée à son comble, un brusque vertige acheva de désorienter les dernières pensées lucides de mon esprit. Un pesant égarement m'avait soudain engourdie.

Tendant de reprendre le contrôle de moi-même avec le peu de force dont j'avais conservé la jouissance, mon corps semblait irrémédiablement s'enliser dans l'épaisseur de la couverture.

— Reste tranquille et détends-toi ! Tu vas t'assoupir sans tarder !

Ce ne fut qu'en l'entendant prononcer ces mots que je conscientisai la nature anormale de mon état.

« ...Il m'a droguée ?... »

— Tu as une grosse journée qui t'attend, demain ! Je te veux reposée et d'attaque !

A cette affirmation des plus catégorique, mes pulsations redoublèrent d'intensité tandis qu'envahie par une fatigue jamais ressentie, ma volonté se fit balayer par le revers intangible de la substance qui poursuivait de m'appesantir.

L'effrayant personnage se pencha alors vers moi pour défaire le nœud de mes liens avant de joindre mes bras devant moi pour les lier à nouveau. Sans force aucune pour entreprendre une quelconque action, je le laissai bien malgré moi agir à son gré.

— Voilà, ce sera plus confortable ainsi ! m'assura-t-il.

Aussitôt, l'écho interminable de ses pas résonna de part et d'autre de ma conscience enténébrée. Cette sinistre mélodie se mua dès cet instant en une succession de grincements, semblables à du vieux bois qui se craquelle sous un poids à peine supportable.

Ce son familier fit naître en moi l'épouvante la plus insoutenable.

Elle m'aurait sans doute submergée toute entière si la soudaine exclamation de celui dont j'étais de toute évidence la prisonnière, ne vienne mettre un terme immédiat à sa fulgurante escalade.

— Au fait, Evy ! clama-t-il, son ascension vraisemblablement terminé. Mon nom est Kirlian. Apprends-le vite ! Tu es mon invitée pour un long moment !

Alors, d'entre les dernières réverbérations de sa voix narquoise, la faible lueur qui s'insinuait encore au travers des fibres du bandeau vint à s'évanouir.

M'enlisant dans ces ténèbres, ma conscience fut brutalement arrachée à mon être.